

Julie Wolkenstein

Happy end

Roman



Extrait de la publication

Happy End

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur

JULIETTE OU LA PARESSEUSE, 1999

L'HEURE ANGLAISE, 2000

COLLOQUE SENTIMENTAL, 2001

Aux éditions Honoré Champion

LA SCÈNE EUROPÉENNE, HENRY JAMES ET LE ROMANESQUE EN
QUESTION, 2000

Julie Wolkenstein

Happy End

Roman

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 2005
ISBN : 2-84682-050-3
www.pol-editeur.fr

« Car maintenant était arrivé ce moment hésitant où l'aube tremble et la nuit s'arrête, où la plume la plus légère fera pencher la balance. Si cette plume s'était posée, la maison, s'affaissant, tombant, serait allée s'effondrer dans des abîmes d'obscurité. Dans la pièce en ruine des pique-niqueurs auraient fait chauffer leur thé; des amoureux se seraient réfugiés et étendus sur les planches nues; le berger aurait mis sa nourriture en réserve sur des briques et le chemineau aurait dormi serré dans sa veste pour se préserver du froid. Puis le toit serait tombé : les bruyères et le chanvre auraient effacé sentiers, marches et fenêtres; auraient poussé avec une vigueur inégale sur le monticule représentant les ruines de la maison, jusqu'au jour où quelqu'un ayant perdu son chemin et s'aventurant jusqu'ici n'aurait reconnu qu'à la présence d'un plant de tritoma au milieu des orties, ou d'un fragment de porcelaine dans le chanvre, que jadis on avait vécu ici; qu'il y avait eu une maison. Si la plume était tombée sur le plateau de la balance, et avait fait descendre celui-ci, la maison tout entière, s'engouffrant dans des profondeurs, serait allée reposer sur les sables de l'oubli. Mais il y avait une force qui travaillait en elle. »

Virginia Woolf, *La Promenade au phare*

PREMIÈRE PARTIE

Mélanie

La neige a dû commencer à tomber pendant qu'ils garaient la voiture. Il faisait très chaud dans le parking, elle s'attend à une gifle glacée lorsqu'elle pousse la porte de caveau et émerge dans la nuit, enfin, pas tout de suite la nuit, d'abord l'ascension entre les deux murs de béton, et seulement au-dessus un rectangle noir constellé de flocons assez fermes vers lequel elle se hisse, Ben juste derrière elle, prêt à la retenir si elle flanche.

Elle n'a pas enfilé la manche gauche de son manteau, et son bras la déséquilibre un peu, aussi la neige n'est-elle pas vraiment la bonne surprise obligée, le cadeau qu'elle est supposée être. Son enfant, si elle décide qu'il doit naître, ne connaîtra peut-être pas la neige. Il grandira infirme sur une planète réchauffée. Plus de batailles de boules, à supposer

qu'il soit capable d'y jouer, avec son moignon, plus de bonshommes.

Ben marche à sa droite et elle se demande s'il a choisi exprès son flanc valide. Il n'a rien dit en voyant qu'elle gardait son bandage pour sortir, pour ce dîner spécialement, un dîner sérieux, presque un dîner d'affaires. Il ne dit d'ailleurs plus grand-chose depuis avant-hier, depuis que la main du Dr Berne s'est immobilisée, arrêtant la caresse froide de la sonde qui une seconde plus tôt naviguait sur la nappe de gelée étalée sur son ventre. Sur l'écran, des masses de couleur palpaient, dessinant comme une image satellite de la Terre, qui n'était pas le globe vu d'infiniment loin, mais son enfant vu d'infiniment près, vu vivant, le cœur battant, les jambes dansant, tétant son unique pouce.

Le Dr Berne a sans doute suivi à la lettre le protocole enseigné à la Faculté pour ces cas-là. Le Dr Berne est une femme boulotte, à l'air un peu dérangé des gens qui travaillent toute la journée dans le noir. Elle a dit : jusqu'au 12, après vous serez hors délais. Mélanie ne parle pas beaucoup non plus, ni à Ben, ni à ses amies, ni à sa mère, elle ne perd pas de temps à parler, lorsqu'on n'a que jusqu'au 12 pour prendre une décision. Oui ou non. D'où le bandage, porté serré, jour et nuit, l'imposture du bandage qui doit lui permettre d'évaluer le handicap de son enfant. Liste des choses possibles : s'habiller, se déshabiller,

préparer un repas simple, manger, boire, se laver tout sauf l'aisselle gauche, lire, écrire à la main, téléphoner, faire l'amour, jouer au ping-pong, danser. Nécessitant une prothèse : conduire, applaudir. Impossibles : jouer au flipper, réparer un interrupteur, tresser ses cheveux longs. Liste non exhaustive, au cas par cas. Jaugeant la couche de neige qui tapisse déjà le trottoir, Mélanie se demande ce qu'il en serait du ski. Ou du port de talons un soir de janvier à Paris.

Le restaurant est assez loin, finalement, il faut remonter le quai, en amont de l'Hôtel de Ville, heureusement qu'il y a ce cachemire blanc absurde qui la fait cousine des flocons, un manteau trop cher de toute façon même soldé, trop cher pour sa blancheur, la folie de ce matin dans la boutique, avec la vendeuse qui remontait le col pour mieux lui faire sentir la douceur de la laine, tâchait d'arranger le tombé, malgré son bras en écharpe et sa taille épaissie, de rendre justice à la coupe quand même.

Elle sait dès le seuil qu'elle est déjà venue. La décoration a changé, mais pas le volume, ni la rumeur des voitures qui foncent sur le quai, derrière eux. Elle le dit à Ben mais il y a les autres, là-bas, qui lui font signe – et il n'écoute plus –, le remue-ménage des chaises, le plan de table réajusté, les questions de forme sur son bras.

On reconnaît un dîner sérieux à ce qu'il faut répondre « Une légère foulure, trois semaines, idiot, en

manquant une marche, mal tombée », et pas « J'attends un bébé handicapé et je teste sa vie pour savoir si elle vaut le coup », qui jetterait un froid. Le géologue n'apprécierait pas. Il est assis à sa gauche, silencieux, attendant son moment. Il sait qu'il sera le centre, à son heure, que tous sont venus pour ça. Ben est à sa droite, mais parle à son autre voisine ; Mélanie l'a déjà rencontrée, c'est la voisine là-bas déjà, elle a la dernière villa avant la falaise, les a invités à prendre l'apéritif chez elle à Pâques l'année dernière, pour fêter la signature de la promesse de vente, avec les mêmes que ce soir, moins le géologue, des crevettes grises, du sancerre sur sa terrasse.

Ils n'ont pas séparé les conjoints, autre signe de dîner sérieux qui ne trompe pas. Après la voisine, il y a deux couples, dont elle devrait se rappeler les noms, et pas seulement leurs doigts habiles à décortiquer la petite grise, nonchalamment sucés ensuite, laissant des traces sur le verre embué – le sancerre servi frappé. Et pourtant très comme il faut, adoptant juste, en cette fin d'après-midi (il a fait très beau, comme en moyenne trois ou quatre fois peut-être par an), les manières de presque marins qu'ils se sentent devenus, après des décennies passées au fond de cette baie, au bord de cette plage moins large que profonde, où l'infini est horizontal, deux fois par jour, la mer enfuie à des kilomètres, même ceux qui n'ont jamais eu de bateau, ni leurs parents avant eux, mais qui, au

contact constant de l'humidité salée posée sur les objets, les meubles, les tissus, vivent là comme à bord, tolèrent, apprécient ou adorent l'immédiate, la fatale poisse d'embruns qui recouvre tout, la chaussette à peine retirée, le livre sur la table de nuit, toute l'intimité sortie de sa valise aussitôt saturée de relents d'épave.

Elle a un peu oublié les détails, qui est avec qui, contre qui, sur quel point. Elle ne se sent pas solidaire. Leurs quatre villas sont menacées. Le sable remonte. Il monte plutôt, pour la première fois si haut. Mais ils disent « remonte », tant tout là-bas est forcément répétition, va-et-vient. Au VIII^e siècle, une forêt les séparait des îles, en face, dit-on. Un raz de marée l'a engloutie. Rien n'a jamais lieu pour la première fois.

Soit c'est la digue, payée par la municipalité : gros travaux, très coûteux, qui permettraient peut-être de gagner trente ans sur la mer, ou même cinquante, mais la contrepartie, c'est une promenade publique, avec bancs et lampadaires, entre eux et la plage, un ruban de populace impossible défigurant la vue, la fin du privilège hérité que constituent ces quatre villas en « première bordure de mer », un bonheur qui n'a pas de prix. Ou plutôt si, Mélanie est bien placée pour le savoir, un prix exorbitant : Ben a tout mis dans l'achat des *Mouettes*, et emprunté pour longtemps. Et maintenant il y a le sable qui remonte, et ce qu'il va falloir payer pour le tenir en respect – c'est la raison de ce

dîner : évaluer le coût d'un enrochement, solution moins efficace sans doute à long terme, et chère, puisque entièrement à leurs frais, mais qui garantirait jusqu'à leur mort la jouissance d'un accès privé à la plage. Pas de campeurs en famille pique-niquant sur des bancs immondes scellés sous leurs fenêtres, d'amoureux se pelotant entre deux lampadaires à l'heure du bain de minuit, et tant pis pour la génération suivante, confrontée de nouveau à la montée des eaux que les rochers précaires payés par leurs parents ne décourageront pas.

Ce n'est pas que Mélanie n'aime pas *Les Mouettes*, elle était d'accord, a choisi les papiers peints et les carrelages, montré à ses amies les plans et les photos, promis de les inviter l'été prochain. Mais depuis lundi elle a du mal à penser à l'été prochain. Elle voit, puis ne voit plus le couffin posé sur l'herbe, à l'ombre des fusains, entend/n'entend plus les gargouillements du bébé mêlés au bruit du ressac qui ébranle les fondations – on les sent, on les sentait déjà lorsqu'ils ont visité la maison l'année dernière, ces coups de boutoir répétés que Ben tenait pour négligeables, qui ne les ont pas empêchés d'investir là toutes leurs économies. Il s'en libère une-deux fois par siècle, maximum, ressassait l'agent immobilier, de ces villas – statistiques peu étayées, de toute façon elles n'ont guère plus de cent ans. Elle était prête à s'habituer. À aimer autant que lui la vue de ce désert humide, chaque fois que la

mer se retire, de cette vase sans fin. Mais s'il faut payer encore, même lui risque d'hésiter. Il se raccroche sans doute à cette décision-là, ça lui permet de ne pas penser à l'autre, qu'il faudra prendre avant le 12, et qui est pour lui dépourvue des paramètres affectifs en somme plus rassurants associés à la maison. Il est plus facile pour lui de peser le pour et le contre en ce qui concerne *Les Mouettes*, d'évaluer son attachement à cette côte, cette plage où il a passé tant de vacances, que la vie d'un bébé.

Mélanie ne participe pas à la conversation, laborieuse au début. Ils se connaissent tous comme on se connaît lorsqu'on a creusé ensemble des bassins dans le sable mouillé des mois d'août entiers, puis dansé ensemble sur les mêmes tubes éphémères, flirté quelquefois ; certains se sont mariés entre eux, d'autres ont tenté, comme Ben avec elle, d'intégrer des étrangers, des étrangères, de leur apprendre à décortiquer les crevettes, un œil fixé sur le baromètre, qui descend, trace toujours, au soir des plus beaux jours, des lignes saccadées de son encre violette, annonce un détraquement prochain.

Mais ce soir, dans ce restaurant parisien, ils peinent à renouer ces liens. La neige, dehors, les ramène encore à leur expérience commune de là-bas : vous rappelez-vous Noël 1976, la plage toute blanche, les vagues qui laissaient à marée haute des crêtes verglacées là où elles s'étaient arrêtées, dessinant des

ellipses étranges, les enfants emmitouffés tentant des châteaux de glace, les adultes autour d'eux, maniant des pelles d'habitude interdites, réservées au jardin, mais eux, les petits, inefficaces, escaladant les congères avec leurs râteaux en plastique coloré – les chaudières à bout de forces, luttant contre le gel.

Elle se demande qui a eu l'idée du restaurant, et si le responsable de ce choix savait la spécialité du lieu, les airs d'opéra qui interrompent, à intervalles réguliers, les bruits de fourchette et les rires. C'est une chaîne maintenant, il y en a quatre à Paris, beaucoup trop pour le public mélomane, et d'ailleurs tout le monde semble trouver trop longs ces intermèdes, les serveurs qui s'immobilisent pour pousser la chansonnette, des morceaux éculés que même les vacanciers incultes réunis autour d'elle sont capables d'identifier, à défaut de les écouter en entier sans taquiner d'impatience le manche de leur couteau, le pied de leur verre. Mélanie boit normalement, comme si elle n'était pas enceinte. Lorsqu'elle a dîné là – deux, trois ans, plus tôt? – il n'y avait pas de musique, mais c'était déjà un italien, médiocre, pour autant qu'elle s'en souvienne. Elle reconstitue mentalement l'espace originel, l'étage – oui, ils étaient à l'étage, elle, et des amis qu'elle ne voit plus. Maintenant, il n'y a plus que quelques tables, en mezzanine; ils ont sacrifié une dizaine de couverts aux nécessités acoustiques du concept, tout cassé : du coup, les fenêtres du premier étage sont per-

chées là-haut, mais les voix des chanteurs peinent à monter jusqu'à elles. Mélanie observe les clients, surveille leur expression, soucieux de paraître sensibles à l'art lyrique, mais ignorant tout à fait comment simuler cette sensibilité, fronçant du coup les sourcils, tapotant à contretemps du poing sur la nappe, ou balançant la tête, les épaules, les yeux fermés. Tous redoutent de croiser un regard. Lorsqu'elle était petite, Mélanie participait aux week-ends de retraite organisés par l'aumônerie. À la fin, il y avait toujours une petite messe célébrée dans un oratoire, tout le monde assis par terre, sur la moquette, tout autour de la pièce, avec le danger, le même, du regard de l'autre, en face de vous, le risque du fou rire.

Mélanie n'a pas peur de rire, là, maintenant, elle peut scruter ces visages mal connus, tous plus âgés qu'elle d'au moins dix ans. Et l'envahit soudain cette conscience, cette évidence de leur mort à tous. Elle ne voit plus en eux que ça, d'abord le diagnostic, chacun d'eux réduit à l'organe malade, l'annonce successive de leur défaillance spécifique, personnelle, lui le cœur, elle le foie, tous réunis ce soir comme des condamnés dont elle anticipe l'agonie, l'enterrement, et qui parlent d'avenir, de digue, d'enrochements, de temps gagné, quand il n'est que compté, en vérité, à rebours. Ce n'est même pas une pensée morbide : à l'exception de Ben, elle se soucie peu de les voir mourir, se demande seulement dans quel ordre ils partiront,

quelles injustices se préparent (« Il n'avait pas soixante-dix ! »), quelle préséance sera respectée par hasard, le contraire d'un générique, imprévisible : et voici, par ordre de disparition.

La médiocre soprano s'est tue, le géologue s'apprête à prendre la parole enfin. Il n'est pas que cela, géologue. Quelqu'un, à droite de Ben, rappelle tous ses titres de gloire, ses diplômes d'ingénieur, de climatologue, d'augure. Il lisse sa moustache et rappelle à la compagnie – qui le sait pourtant déjà, doit bien lire *Le Figaro* de temps en temps, même dans *Le Figaro* il doit être question du réchauffement de la planète, des conséquences – que leurs villas, digue ou pas digue, enrochement ou pas enrochement, seront recouvertes par les eaux à la fin du siècle prochain au plus tard, beaucoup plus vite, si ça se trouve. Ils sont condamnés, tous, et leur maison avec eux.

L'attention de Mélanie flotte, d'un visage à l'autre ; sur chacun se peint une expression différente, directement affectée par l'espérance de vie qu'il s'attribue : « Je serai là pour la voir, cette dernière vague, s'engouffrer d'abord par les soupiraux de la cave et filer en zigzag sur le sol de ciment, entre les pieds de la table de ping-pong. » « Mes enfants auront vendu, c'est sûr. Et moi, avec ma concession au cimetière de Granville, il faut me renseigner, le terrain est-il menacé ? » Le géologue parle toujours, oublie du coup de la resservir, elle empoigne elle-même la bou-

N° d'éditeur : 1886
N° d'imprimeur : 05XXXX
Dépôt légal : janvier 2005

Imprimé en France



Julie Wolkenstein
Happy end

Cette édition électronique du livre
Happy end de JULIE WOLKENSTEIN
a été réalisée le 3 août 2010 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage, achevé d'imprimer
en décembre 2004 (ISBN : 9782846820509)
Code Sodis : N44646 - ISBN : 9782818005859